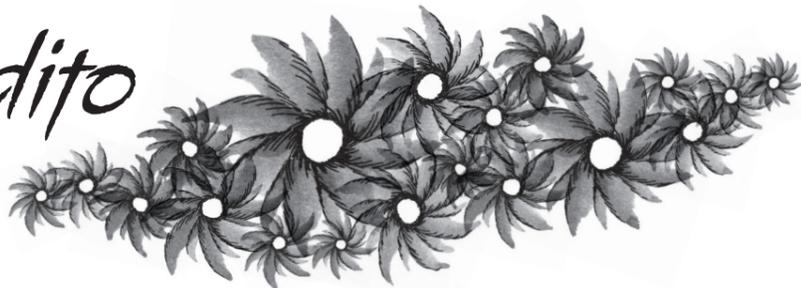


Édito



Depuis ce printemps, quelque chose comme un mouvement tente de se déployer. Occupations, manif, grèves des transports, blocages, sabotages... Des partiels sont bloqués, l'idée de se donner enfin les moyens de bloquer le bac commence à circuler... des ingrédients sont là. Mais le goût de la sauce peine encore à piquer assez fort.

Et il y a bien de quoi être nombreux à vouloir en finir avec l'existant : tous triés aux frontières, à l'école, à pôle emploi, et tous envoyés là où on sera rentable, assignés à un statut de merde, un taf pourri, des miettes d'allocations en échange des preuves d'une bonne insertion en cours. Voilà la réussite que propose ce monde, voilà la bonne gestion que cherche à produire la loi ORE et l'ensemble de l'arsenal législatif dans laquelle elle s'insère. On pourrait donc bien vouloir tout liquider...

Pourtant, c'est surtout 68 qui finit d'être liquidé dans son énième commémoration (à Monoprix, comme à la CGT ou dans les ventes d'art contemporain). Loin de dégager un terrain propice à ce que s'inventent enfin les prémices d'une révolution qui pourrait venir, cette liquidation sordide semble bien emporter avec elle les dernières bribes d'une époque ou cette perspective vivait. Et, faute de perspectives révolutionnaires peut-être, le mouvement actuel peine à se donner les moyens de son autonomie et de son débordement, et se laisse piéger dans l'enfermement dans des facs occupées défendues comme des territoires (« ZAD partout »), dans la folklorisation de la radicalité en manifestation et dans la gestion bureaucratique des pratiques militantes et la politiciannerie des lectures identitaires et paternalistes autour desquelles se recompose la gauche de la gauche.

Alors pour essayer de partager questionnements et analyses, on propose de discuter, pour l'occasion, de la place des perspectives révolutionnaires dans un mouvement social, dans celui d'aujourd'hui, dans ceux du passé, et en général. On pourra ainsi poursuivre la réflexion entamée autour de la discussion de

l'été dernier sur l'opposition entre convergence des luttes et dépassement, tout en se posant actuellement et inactuellement la question des moyens et des perspectives qu'on se donne pour intervenir. Par ailleurs, la liquidation des perspectives révolutionnaires par l'enfermement dans des arrière-mondes séparés (bande d'illuminés!), bien que s'incarnant dans le mouvement actuel, relève également d'une logique plus large, que l'on tentera d'approcher en se posant la question des paradis artificiels comme fuite hors du réel.

Dans le cadre des groupes de lecture, on cherchera à s'y retrouver dans les propositions politiques qui frayent plus ou moins leur chemin aujourd'hui, en particulier en lisant ensemble l'Appel (quitte à froisser quelques amis, nous pensons qu'il est maintenant temps de confronter la proposition qui s'est formulée dans le petit livre marron il y a quinze ans à ce qu'elle est devenue aujourd'hui), et en lisant des textes autour de la question de la territorialisation des luttes.

Et puis on poursuit le ciné-club des adultes avec les gros monstres qui n'ont toujours pas peur des ruines et portent sans doute toujours dans leur coeur un monde nouveau, et d'autres films qui nous ont semblé propices à la discussion, et celui des enfants, qui regarderont bien ce qu'ils voudront.

En juin, pendant les permanences du jeudi et du dimanche, la bibliothèque est ouverte à tous pour discuter de tout ça, donner des nouvelles, en prendre, proposer des idées de discussion, de projections ou autres, questionner ce projet, apporter des livres pour la bibliothèque, en emprunter, déposer des tracts, revues, brochures, journaux pour la diffusion, venir en chercher... et même amener de l'argent dont la bibliothèque a structurellement besoin (sans assignation aucune, sauf celle des huissiers).

A partir du mois de juillet, les permanences se dérouleront le vendredi et seront suivies une semaine sur deux de projection libres : tous ceux qui viennent peuvent amener un film et le proposer.

Programme de juin à août 2018

Les Fleurs Arctiques
45, rue du Pré Saint-Gervais, 75019 Paris
M^o Place des fêtes (lignes 7bis et 11)

lesfleursarctiques.noblogs.org - lesfleursarctiques@riseup.net

Permanences (juin)
Jeudi 17h - 20h
Samedi 16h - 19h
Vendredi 16h - 19h

Cinéma-club (juin)
Lundi tous les 15 jours - 19h
Cinéma-club (juillet-août)
Vendredi tous les 15 jours - 19h

Groupes de lecture
Samedi 16h
Dimanche 15h30

Projection enfants (juin)

Ciné-club enfants : le dimanche à 15h30

présentation par les premiers intéressés, en non-mixité

Des enfants et des films aux Fleurs Arctiques

Venez nombreux aux Fleurs Arctiques au ciné-club pour les grands petits et les petits grands. Venez aux Fleurs Arctiques pour voir des films, en discuter et les choisir, de nombreux thèmes et discussions sont possibles. Là, on propose de s'inspirer du ciné-club des adultes sur les gros monstres et de choisir des films sur le thème : "qu'est-ce qui fait qu'un monstre est un monstre ?".

des films sur le thème : "qu'est-ce qui fait qu'un monstre est un monstre ?".

Cycle sur les kaiju

Pourquoi regarder ensemble des films de gros monstres, ou kaiju ega, du nom de ces films de genre qui, après King Kong en 1933, deviendront à partir du premier Godzilla (1954) une spécialité japonaise ? Pour le plaisir, d'abord, celui des effets spéciaux, du carton pâte et des maquettes, pour la magie du gigantisme. Et puis parce que ces gros monstres viennent des abysses ou du plus profond de la terre pour renvoyer à l'humanité l'image incarnée de la crainte que lui inspire son propre orgueil, sa propre démesure. Les ravages des Kaiju sont la réalisation fatale de la nécessité de détruire un monde qui sans eux n'en finirait pas de perdurer, et finit grâce à eux par s'écrouler dans une apocalypse cathartique. *Kaijū* (que l'on prononcera kaizyū) signifie littéralement « bête étrange » ou « bête mystérieuse ». Il s'agit donc d'un terme japonais pour désigner des créatures étranges, particulièrement les monstres géants des films japonais appelés *kaijū eiga*. La notion japonaise de monstre étant différente de celle des européens, un kaijū est plutôt vu comme une force de la nature devant laquelle l'homme est impuissant et non pas comme une force du mal. Le kaijū n'est pas issu de l'univers religieux, ce n'est pas un démon et il n'est pas nécessairement mauvais ni bon.

Les kaijū et autres monstres géants peuvent être compris au sens large : de Godzilla à King-Kong en passant par Mothra, King Ghidorah, Gamera, Pulgasari, ou encore pour aller plus loin Moby Dick, les Anciens de Lovecraft, le monstre marin de *Phédon* ou le Béhémoth et le Léviathan bibliques. Avec les kaijū, nous pouvons constater l'incroyable balancier entre divertissement et politique, analyser les allers et retours permanents entre « culture populaire » japonaise de la seconde moitié du XXe siècle et réappropriation et

détournement de l'imaginaire collectif et de la culture post-traumatique des attaques nucléaires d'Hiroshima et Nagasaki, se croisant pêle-mêle avec des volontés de réalisateurs ou de producteurs d'exprimer une critique avec plus ou moins de sincérité et de réussite. Beaucoup de films de kaijū ont été des films d'exploitation assez grotesques, ce qui n'enlève rien à leur charme de série Z et au plaisir du connaisseur.

De la série Z à budget fracassé au blockbuster léché de studio, il n'est pas difficile non plus de voir les kaijū eiga comme des odes jouissives à la sauvagerie, comme des critiques à la fois sérieuses et grotesques de la civilisation et de la normalité, des critiques pas moins destructrices que celles d'un anarchiste qui fut lui-même décrit en son temps comme un monstre géant et destructeur déferlant sur l'Europe qui tenait son Godzilla légendaire en la figure de Bakounine. Et si les kaijū n'étaient autres que des métaphores oniriques d'un désir de destruction, de révolution ? Lorsque Bakounine, Déjacque et Proudhon invoquaient Satan comme figure de la révolte fondamentale contre ce monde, c'était déjà l'idée du kaijū qui frémissait d'exister. Décrit par le révolutionnaire russe comme « le génie émancipateur de l'humanité » et « la seule figure vraiment sympathique et intelligente de la Bible », Satan est identifié à la révolte qu'il symbolise. Nous voyons ici en Godzilla et ses acolytes mastodontesques un souffle symbolique similaire. Et d'ailleurs, Tokyo après Godzilla n'est pas si loin des ruines de 1871 à Paris après le passage incendiaire des communards.

Peut être bien, donc, que si King-Kong, Mothra et Godzilla ne sont pas effrayés par les ruines, c'est qu'ils portent dans leur cœur un monde nouveau.

Groupe de lecture autour de l'Appel

L'Appel est ce petit livre marron, sans auteur ni éditeur, qui a été diffusé à partir de 2003. Ses modalités de diffusion, en grand nombre et « sous le manteau », avec très vite des traductions qui lui permettent de circuler dans plusieurs pays d'Europe, contribuent, au moins autant que son contenu, à intriguer : le coup éditorial fonctionne. Sorti à un moment où peu de textes théoriques généraux circulent dans les « aires subversives », cet appel à mobilisation du Parti Imaginaire est lu, discuté, et, d'une certaine manière et à une certaine échelle, entendu, en particulier par son public cible : une jeunesse en mal de théorie de la révolte et aux « subjectivités friables ». Dans les aires subversives, il énerve, intrigue, mais petit à petit imbibé des milieux déjà gagnés par les apories de la post-modernité, plus par son vocabulaire et son style que comme une pensée structurée à partir de laquelle on réfléchit et on argumente. Ce petit texte vient fournir des affirmations et de l'arrogance là où on se laissait bercer dans l'incertitude et un certain activisme perdu dans l'anti-intellectualisme. Il réconcilie alternativisme mou et folklore radical. D'une certaine manière, il fait son office et le « nous » de « nous avons commencé » se met à consister a posteriori. En quelques années, aidé d'investissements financiers conséquents (« investissements » parce qu'on en attend évidemment une forme de rentabilité), se constitue une aire – faite d'adeptes convaincus et de missionnaires zélés – entourée d'un public complaisant. L'accroissement numérique réel des recrutements s'arrête assez vite, mais le succès de scandale de l'Insurrection qui vient, cette fois diffusé très normalement par La Fabrique, un éditeur de gauche véritable, et en librairie – succès grandement « aidé » par les suites très médiatiques des arrestations imprévues de Tarnac – vient asseoir une réputation tout en élargissant l'écho de ces énoncés. On connaît la suite. Des tribunes dans le Monde, Libé, Die Zeit, des lieux de vie mais aussi de consommation et de « production » (des restaurants, une usine à pâte...), une politique de contrôle territorial et d'installation de co-

lonies ici ou là, la participation à des élections locales, un opportunisme politique décomplexé, des méthodes politiques de trotskystes ou de Tütte Bianche (pragmatisme, ouverture et démocratie apparent, coup de poing à ceux qui entravent la mise en œuvre de la ligne politique), des moyens de diffusion en phase avec l'époque (« Lisez Lundi Matin ! ») comme le répète un tag publicitaire donnent des possibilités de faire fructifier les quelques mouvements sociaux récents, en se posant à la fois en représentant d'une certaine radicalité et en cherchant à se positionner quelque part dans la recomposition de la gauche de la gauche. Pourtant, le temps passant, des dissonances d'importance se font sentir, des amitiés se dénouent avec fracas, les dégâts humains deviennent visibles, le double discours et le grand écart entre la radicalité affichée et les intentions politiques deviennent difficile à tenir.

Alors que la proposition politique qu'il a ouvert est arrivée à une sorte de point de maturité (qu'ils parviennent à exister politiquement à gauche de la gauche ou qu'ils échouent, à partir de maintenant la voie est tracée...), c'est le moment de revenir à ce petit livre et de le lire ensemble aujourd'hui. La confrontation entre la réalité de ce que cette proposition est devenue et la manière dont elle s'est énoncée au départ permettra peut-être de comprendre comment a opéré la séduction et d'analyser ce qui s'est dit au regard de ce qui en est fait. Il s'agira en somme d'éclairer le texte, ses mots, ses manières d'affirmer, sa rhétorique persuasive en somme, par la réalité qui s'est agrégée à partir de lui. On procédera de la manière la plus simple et collective possible : on lit ensemble, on discute librement de ce qu'on est en train de lire, on prend des notes de ce qui se discute. On pourra lire autour du texte aussi : d'autres textes d'obédience appelliste, d'autres qui adoptent un point de vue critique. Ce groupe de lecture, qui commence au mois de juin, va se poursuivre le temps qu'il faudra. Il n'est pas nécessaire de l'avoir pris à son début et de venir à toutes les séances pour y participer, mais quelques chose se poursuivra, de semaine en semaine.

Vendredi 8 juin 19h

Les paradis artificiels



L'expression de « paradis artificiels » proposée par Charles Baudelaire dans son essai du même nom est largement redondante : tout paradis est artificiel. Mais cela n'enlève rien - au contraire - à la charge poétique de la locution qui, à son origine, désignait les stupéfiants. Nous l'entendrons ici dans un sens plus large, quoi que non figé, qui pourrait être résumé par : ce qui donne l'impression de pouvoir - pour un moment - s'échapper de ce monde. De fait, fumer des joints régulièrement tout autant que courir 10 kms en sortant du boulot peuvent s'avérer être des paradis artificiels en tant qu'ils contribuent à mieux nous faire accepter la merde quotidienne.

Il ne s'agira donc pas dans cette discussion de se limiter aux stupéfiants ni de tomber dans une condamnation morale, culpabilisatrice et simpliste de la place que chacun donne à ses paradis artificiels mais de penser leur rôle central dans la pacification sociale et la résignation généralisée, comme un rapport détaché avec l'existant qui prend le pas sur le réel. Respirer, penser à autre chose, se couper des autres (ou s'y relier dans l'isolement), prendre du recul sur sa propre existence et sur les problèmes qui l'accompagne : on pourrait sans trop se tromper dire que tout le monde peut avoir besoin de béquilles ou de prothèses pour tenir le coup. Mais, de la même manière que la récré et les loisirs servent à nous rendre bien dociles au cours de l'année scolaire ou de travail, ces moments de désertion illusoire du monde ne devraient pas servir à nous faire mieux supporter la réalité de ce dernier. Accepter les pires conditions de travail pour être « libre » cinq semaines par an, n'est-ce pas précisément ce sur quoi repose notre propre asservissement ?

L'alcool, la drogue (qu'elles soient dites « dures » ou « douces »), l'amour, la littérature, la télévision, la religion, le sexe, la politique, le divertissement, la chimie sur ordonnance, le travail, l'idéologie et la théorie, la technologie, le virtuel, la philosophie, l'art, la culture, le jeu, l'hygiène, etc. Mais aussi, peut-être, l'enfermement dans la normalité parallèle de l'alternative. Toutes ces choses sont-elles bien des paradis artificiels ? Il serait bien triste de le penser si cela implique de refuser tout plaisir ou toute aide pour supporter ce monde. Plutôt que d'interroger ce qui serait l'essence de chacune de ces pratiques, il peut être plus intéressant de questionner notre rapport à ces dernières.

Il s'agira donc de discuter, dans une perspective révolutionnaire et en réfractaires à ce monde, des limites des paradis artificiels, de la notion de réel et de notre rapport à ce dernier.

A l'époque de la post-modernité, les paradis artificiels affinent leur rôle plus que jamais et prospèrent de la chute des grandes hypothèses révolutionnaires. Poser la question des paradis artificiels, c'est ainsi poser la question du refus de ce monde et des perspectives que ce refus propose : la fuite dans un ailleurs illusoire ou la confrontation ici et maintenant.

Tout ceci ce questionne, bien évidemment, et se discute, se réfléchit, en s'évitant à tout pris la forme groupe de parole.

Tout texte, extrait vidéo ou audio, musique ou

autre qui puissent nourrir la discussion sont bienvenus et pourront être partagés le soir de la discussion.

Lundi 11 juin 19h

Made In Britain

Alan Clarke, 1982, 1h16



Dans une période d'insignifiance et de confusion politique extrême comme la nôtre, il est intéressant de se pencher sur le fait que la révolte, point de départ nécessaire à toute transformation sociale, est effectivement de nature à pouvoir partir dans tous les sens. Qu'elle se trompe en se dirigeant à l'endroit de boucs émissaires désignés par le pouvoir ou par l'imbécillité collective, qu'elle emprunte les chemins d'un nihilisme désobéissant aux uns pour mieux ériger l'obéissance à d'autres et à Dieu en principe mortifère comme le propose aujourd'hui l'option djihadiste, voyage inclus, ou bien qu'elle s'attelle à des perspectives émancipatrices, la révolte est toujours à la fois un produit et une réponse à ce monde carcéral de misère ; misère sociale, économique, affective, politique, etc. Dans ce film brutal, court et marquant, on suit le parcours de Trevor, jeune homme enragé de 16 ans, ballotté entre l'agence pour le chômage, le centre social et le pavé, qui, face à l'ennui et l'absurdité capitaliste, ne trouve que le racisme pour exprimer sa rage aveugle, se flanquant d'une croix gammée entre les deux yeux, comme provocation et défiance ultime. A travers lui, ses idées infâmes, sa transgression, c'est au nihilisme contemporain et existentiel que l'on touche, le sien d'abord, et celui de la répression ensuite. Car la révolte, quelle que soit sa nature, entraîne sa réponse étatique, sous la forme de la répression ou de l'intégration. Ce nihilisme ancré dans la pénurie sociale et culturelle mérite que les révolutionnaires se penchent dessus avant qu'il ne vienne à bout de leurs perspectives en transformant les individus en traders ou en Trevor.

Vendredi 15 juin 19h

Place des perspectives révolutionnaires dans les mouvements sociaux

Dans le contexte du « mouvement social » du printemps 2018, nous proposons de se réunir pour discuter du rôle que peuvent aujourd'hui tenir et trouver les perspectives révolutionnaires dans la forme de contestation qu'est le mouvement social.

Un mouvement social, tel que celui que nous voyons aujourd'hui, se définit par ceci qu'il n'est pas explicitement (ou manifestement) révolutionnaire, étant donné qu'il se développe à partir de luttes partielles autour d'enjeux qui ne trouvent généralement d'autre forme d'expression que des revendications réformistes (ici, la lutte pour « une école plus démocratique et égalitaire », ou contre la « casse du service public », par exemple). Néanmoins, ces enjeux restent sociaux, c'est-à-dire qu'ils s'inscrivent quoi qu'il en soit dans une conflictualité sociale existante qui contient elle-même les germes et les potentialités d'une attaque révolutionnaire de la société (au même titre que d'autres formes, parfois plus sociales et diffuses encore, selon les périodes). Mais

pour cela, il faudrait que cette contestation se place au niveau des logiques fondamentales de l'existant et qu'elle ne se limite pas seulement à ses expressions temporaires et conjoncturelles (par exemple la loi ORE, ou la loi Asile et immigration).

Le mouvement social n'étant donc pas révolutionnaire en soi et en acte (mais seulement en puissance), la question du développement de perspectives et d'une praxis révolutionnaires en son sein se pose, avec d'autant plus d'acuité que nous le vivons présentement : comment intervenir, sur une base révolutionnaire, dans un mouvement social ? Cette question implique en retour de se poser celles des formes que prend la contestation dans de tels mouvements (manifestations, blocages, occupations, grèves, sabotages, etc.) ainsi que les manières par lesquelles ces formes se déploient.

Un retour sur les mouvements sociaux des cinquante dernières années permettrait également de poser la question de la place qu'ont pu y prendre des perspectives révolutionnaires, avec toujours, l'horizon possible de leur désertion, mais alors, au nom de quoi et pour quoi ? Quelles conditions peuvent influencer sur la possibilité d'un dépassement des mouvements sociaux ? De tels questionnements permettraient de discuter de façon critique des derniers discours en vogue comme des vieilles rengaines dans les mouvements sociaux (citoyennisme, appellisme à la sauce réformiste : « contre Macron est son monde », para-syndicalisme, logiques de main d'œuvre et de représentations, corporatismes, travailisme, fétichismes formels, etc.), comme une proposition également, de poursuivre des débats en cours (Entre politique et « insouci », Convergence des luttes ou dépassement, ...).

En bref, il s'agira de discuter des possibilités (ou non ?) de développement des perspectives révolutionnaires dans les mouvements sociaux.

Lundi 25 juin 19h

Nausicaä de la vallée du vent

Hayao Miyazaki, 1984, 1h57



« Je ne peux pas croire qu'il s'agisse de la même personne... sous le coup de la colère, elle n'est plus elle-même. On dirait un ômu brillant d'une rage destructrice... » Mille ans auparavant, les dieux guerriers ont détruit la terre en sept jours de feu (à voir dans « Giant God Warrior Appears in Tokyo », produit par les studios Ghibli en 2012, et projeté au début de chaque ciné-club du présent cycle sur les Kaijus). Le vivant et ses insectes ont repris le dessus, et la fukai, cette gigantesque forêt qui ne cesse de gagner du terrain, envahit tout, rase les villages avec ses spores toxiques. La forêt pourrait l'air, rendu donc irrespirable sans masques à gaz. C'est dans ce monde post-apocalyptique remplis de Kaijus que Nausicaä vit et respire dans une vallée balayée par des vents salvateurs. Tout cela apparemment sans heurts... Si ce n'est l'avancée de la fukai mystérieuse d'un côté et celle de la malveillance dominatrice humaine de l'autre.

Un monde ravagé, ou subsiste un éclat d'espoir, un monde qui tue l'humanité, des animaux géants qui laissent parler leur rage incompréhensible, des champignons toxiques d'une beauté propre à l'imagination de Hayao Miyazaki, c'est ce que propose cette dystopie de 1h50. S'y joue la cruauté humaine qui fait loi dans ce monde, une réflexion sur la nature d'un monstre, d'un Kaiju.

L'innocence bienveillante fait face à la peur, à la répulsion, et la domination, au pouvoir. Nausicaä, à la manière d'un renard-écureuil ou d'un Omu, fait face à ce monde en montrant les griffes et des yeux rouges, ou calmement et le regard paisible. C'est dans ce film l'affrontement entre l'humanité et le sauvage qui se joue, avec tous leurs liens complexes, et Nausicaä en étrange équilibre entre les deux.

Lundi 2 juillet 19h

La Raison du Plus Faible

Lucas Belvaux, 2006, 1h56



Inspiré par la fameuse prise d'otage de Tilff en 1989, *La raison du plus faible* est à la fois un film de braquage et un film « social ». Les personnages font corps avec les décors glauques de l'environnement urbain liégeois, avec la misère, l'ennui, l'alcool, l'usine et le chômage, mais aussi avec le sentiment d'injustice et la révolte que produit ce monde. Un petit groupe de pieds nickelés, à la fois traversé de bonhomie, de courage et d'inexpérience, décide de sortir de l'apathie de l'absence de luttes et de solidarité, en allant chercher l'argent là où il se trouve, dans un geste à la fois audacieux et, pour certains, désespéré. S'ensuit une aventure humaine, un regain d'espoir dont l'efficacité et la réussite semblent hors de portée tant l'aventure consiste, d'abord et surtout, à retrouver la dignité perdue sur les lignes d'assemblages, dans le fond des bouteilles, dans les cellules des prisons, dans la morne gangue urbaine, dans les tickets de loto qui ne font que ruiner ceux qui le sont déjà, écrasant les espérances contre le béton de la réalité du vieux monde. Loin du pathétique et de la démagogie populiste dans lesquelles ce genre de film sombre parfois, Lucas Belvaux présente ici des personnages complexes pris dans des rapports d'exploitation et de misère face auxquels ils sont rendus impuissants par l'absence de réponse à la hauteur du drame. Si le film accède à la grâce dans ses derniers instants, c'est bien que toute tentative de reprendre sa vie en main en ses propres termes constitue déjà, en soi, un acte de guerre contre l'existant. Résonnant face à l'insignifiance, ce film est un hymne à la révolte, un hommage à la conséquence de ceux qui franchissent le pas, répondant à la peur : « C'est avant d'y être qu'il faut que tu saches jusqu'où tu veux aller ».

Vendredi 13 juillet 19h

Halloween

John Carpenter, 1978, 1h31



Après avoir été interné pendant 15 ans suite au meurtre de sa sœur, Michael Myers s'échappe et revient dans sa ville natale pour tuer de nouveau. L'histoire d'Halloween est connu tout comme son analyse habituelle (Meyers représente le retour du conservatisme des années Reagan et la

liquidation de la culture des années 60-70 par le meurtre d'adolescents). Et pourtant, ce monstre lent et imposant, au faciès inexpressif, qui reste impassible devant sa porpre destruction. Produit par ce monde à travers ses tentatives d'appropriation et d'enfermement, mais aux intentions inconnues si ce n'est la fin du refouement et le déchainement de ses frustrations contre les normes de cette société - ces mêmes normes qui empêchent à ceux qui s'y conforment de voir et d'apprécier la menace. Ce monstre semble avoir toutes les caractéristiques du Kaiju tout comme le film dont il est le protagoniste celle du Kaiju Ega que ce soit par l'annonce de la destruction, le personnage de professeur-Cassandra et jusque dans son final... C'est notamment autour de la question du monstre, de l'identification du spectateur-pervers à celui-ci par la mise en scène et sa démonstration que l'on propose de regarder ce film qui a posé les bases du slasher. Et quoi de mieux qu'un vendredi 13 pour le faire.

Vendredi 27 juillet 19h

Les 400 coups

François Truffaut, 1959, 1h39



Antoine Doinel n'aime pas vraiment l'école. Il préfère largement l'école buissonnière, pour aller avec son pote au cinéma ou emmerder les passants. Mais par définition l'autorité du monde et ses adultes ne veulent pas son bonheur et il va devoir ruser entre famille, professeurs, balances et bien d'autres salauds pour vivre et faire les 400 coups, en bref échapper à la réalité de ce monde.

Le film donne un récit tiré de l'enfance de Truffaut et de celles de bien d'autres par le prisme d'Antoine Doinel, à mi-chemin entre école buissonnière et poésie de la paresse, entre enfance insouciant et rêveuse, blagueuse, vivante. En face, le monde adulte triste, complexe et toujours dans un mélange de désintérêt et de contrôle à son égard. C'est donc une réflexion sur le monde et son école, sur ses adultes, sur son système et ses institutions, face à l'espiègle jeunesse pour qui l'obéissance est bien la dernière des passions.

Et à partir du moment où l'enfance devient incontrôlable, tout deviens plus sérieux et la rébellion n'est plus un jeu d'enfant.

Vendredi 10 août 19h

Le roi et l'oiseau

Prévert & Grimault, 1980, 1h27



« C'est l'histoire d'un roi très mauvais qui a des ennuis avec un oiseau très malin et plein d'expérience ; il y a aussi des animaux qui sont très gentils, deux amoureux et beaucoup de gens épouvantables. » (Prévert) Où les bergères cessent de toujours épouser les

rois, où les oiseaux et les fauves s'échappent de leurs cages, où les hommes n'ont plus à vivre loin du soleil et de la lune.

Ce grand renversement commence par une petite affaire : dans le royaume de Taquicardie, la bergère aime le ramoneur, le roi aime la bergère. Pour épouser de force la bergère, qui s'est enfuie avec le ramoneur, le portrait du roi se débarrasse de son original et lance la police aux trousses des deux fuyards, partis découvrir le monde. Un oiseau espiègle et grand ennemi du roi les aide à échapper aux différentes polices, dans le dédale du royaume de Taquicardie. Pourchassés, rattrapés, de nouveau enfuis, ils sèment derrière eux la révolte. Mais l'agitation finit par dépasser les protagonistes eux-mêmes lorsqu'un colosse de fer, un kaiju, d'abord arme du roi pourchassant les fuyards, puis distraction de l'oiseau pour permettre l'évasion des amoureux, finit par semer de lui-même la destruction dans l'ensemble du royaume, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien que des pas dans le sable. Et, dans la joie du repos, il s'assoit, contemple les ruines et pleure en silence. La bergère et le ramoneur, par qui tout commence, refusent l'autorité du roi et des traditions pour s'aimer et s'enfuir. Cette subversion entraîne d'autres, et s'achève dans la destruction intégrale du royaume par la main du colosse, produit par et pour le pouvoir puis devenu autonome, semblablement incompréhensible, fou. Mais la figure étrange et destructrice du colosse est aussi celle qui porte l'achèvement de ce conte poétique : car dans ce film où l'on ne parle que de liberté, les prisons ne sont véritablement brisées qu'après la destruction totale du royaume.

Vendredi 31 août 19h

Akira Katsuhiro Ōtomo, 1988, 2h04



Akira est un film d'animation prenant place en 2019 dans un Tokyo post-apocalyptique, reconstruit suite à sa destruction trente ans plus tôt à cause de ce qui semblerait être une bombe atomique. Dans ce Neo-Tokyo, sale, ravagé par la drogue, les sectes et les combats entre gangs de motards, des émeutes incontrôlables éclatent tous les jours à tel point que l'armée est obligée d'intervenir, en vain. Le film nous raconte l'histoire de Kaneda, un lycéen en maison de correction, leader d'un gang de motards. Suite à une baston en moto avec un autre gang et la rencontre avec un être étrange, doté de pouvoir paranormaux, un des membres du gang de Kaneda, Tetsuo, va se faire enlever par l'armée qui mènera des expériences sur lui.

Comme le film Testuo, que nous avons projeté dans le cadre du ciné-club, *Akira* aborde des thématiques propres à un genre qu'il a contribué à faire émerger, le « cyber punk ». Les questionnements du film sont portés à la fois dans sa narration et dans son esthétique, accompagné d'une bande son angoissante, parfois bruitiste (respirations, frottements de tuyaux...). *Akira* est une réflexion sur l'urbanisme, avec ses échelles écrasantes, ses immeubles imposants, nimbés de pubs et de verre, symptomatique un développement incontrôlable, du capitalisme et de l'emprise urbaine sur les individus. Le film nous questionne également sur la prothèse cybernétique, la modification corporelle génétique, la technologie et l'énergie nucléaire toujours au service du pouvoir et du maintien des rapports de domination.